

PROUST EN ALLEMAGNE

Les chefs-d'œuvres littéraires écrits dans les grandes langues européennes ont été traduits et sont étudiés dans le monde entier. Grâce aux traductions, un Japonais ou un Bulgare peut devenir un lecteur assidu et un admirateur de Stendhal ou de Voltaire, tout en ignorant le français, et les études publiées dans sa langue par des spécialistes permettront à ce lecteur de prendre connaissance du dernier état des recherches sur ces écrivains, voire même de lire des interprétations et des réflexions originales à leur sujet. Toutefois, l'existence de ces études reste en général pour toujours ignorée par les lecteurs et les spécialistes français qui lisent et commentent Stendhal et Voltaire sans connaître, bien entendu, le japonais ou le bulgare. Il faut accepter l'évidence : le français étant considéré par excellence comme langue de culture et de littérature depuis des siècles, la littérature française suscite probablement dans toutes les langues du monde des travaux critiques de qualité, qui resteront cependant inaccessibles à la majorité des intéressés.

En Allemagne, grâce sans doute à la vieille tradition universitaire de la *Romanistik*, l'étude conjointe des langues romanes – tradition qui remonte à la linguistique historique issue du romantisme –, plusieurs revues sont consacrées à la littérature de ces langues, en particulier à la littérature française¹. De plus, il existe de nombreux manuels d'Histoire de la littérature française rédigés en allemand, et il serait sans doute même aisé d'écrire une telle Histoire uniquement à partir des travaux publiés en allemand, à la rigueur sans même connaître le français !

On comprendra, dans ces conditions, que les études consacrées à Proust et son œuvre soient particulièrement nombreuses outre-Rhin. Non seulement toutes les célébrités de la critique allemande du passé – Curtius, Spitzer, Köhler, Jauss² – ont écrit sur Proust, mais la recherche proustienne se trouve aujourd'hui tout

¹ *Romanische Forschungen* ; *Romanisches Jahrbuch* ; *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* ; *Romanische Zeitschrift für Literaturgeschichte*.

² Les études d'Ernst Robert Curtius et de Leo Spitzer sont connues en France, mais on regrettera que les travaux d'Erich Köhler (*Marcel Proust*, Niemeyer, Tübingen, 1958) et surtout de Hans-Robert Jauss (*Zeit und Erinnerung in Marcel Prousts « A la recherche du temps perdu »*, 2e éd., Carl Winter, Heidelberg, 1970) n'aient jamais été traduits.

particulièrement stimulée grâce aux activités nombreuses et variées de la *Marcel Proust Gesellschaft*³ ; il faut souligner le dynamisme infatigable de Reiner Speck, président de cette association qui organise régulièrement, depuis le début des années quatre-vingts, des colloques internationaux réunissant en particulier des spécialistes allemands et français. La *Marcel Proust Gesellschaft* est par ailleurs à l'origine, en collaboration avec les éditions *Insel Verlag*, d'une série de publications proustiennes : actes de colloques, ouvrages consacrés à Proust dans une collection intitulée « Sur la lecture », ou encore les très utiles *Proustiana*⁴ qui réunissent études critiques, comptes rendus, bibliographies, informations diverses autour de la recherche proustienne en Allemagne.

Ursula Link-Heer et Volker Roloff éd., *Marcel Proust und die Philosophie*, Marcel Proust Gesellschaft, Insel Verlag, Francfort – Leipzig, 1997, 256 p.

Le sujet de *Proust et la philosophie* – recueil d'études⁵ réunies en 1997 par Ursula Link-Heer et Volker Roloff, qui est par ailleurs un remarquable spécialiste de Proust et l'intermédialité⁶ –, est de manière générale d'une grande actualité pour le statut de la littérature, non seulement dans le cas de Proust, mais bien pour l'ensemble du XXe siècle. Une tradition millénaire, et qui remonte à Platon, tient en effet à la disjonction radicale des lettres et de la philosophie ; la poésie est mensongère, là où la philosophie est à la recherche de la vérité. Mais cette opposition s'estompe avec le romantisme – en fait déjà depuis Kant –, les deux domaines devenant complémentaires. Enfin, de Nietzsche à Derrida, on constate un rapprochement plus étroit encore de la philosophie à la littérature, voire l'impossibilité de les séparer⁷.

³ Le siège de cette association se trouve à l'adresse suivante : *Marcel Proust Gesellschaft e. V.*, Brahmstrasse 17, 50935 Cologne; son président Reiner Speck, médecin, est par ailleurs un éminent collectionneur d'art contemporain, comme en témoigne le catalogue publié à l'occasion de la présentation de cette collection au Musée Ludwig à Cologne (*Sammlung Speck*, Museum Ludwig, Cologne, 1996).

⁴ Le 23e numéro, 243 pages, a paru en janvier 2001, les *Proustiana* sont édités par Insel Verlag, Francfort – Leipzig.

⁵ Je me limite ici à parler des contributions d'auteurs de langue allemande, et je n'aborde donc pas les études d'Antoine Compagnon, Julia Kristeva, Vincent Descombes ou encore Alberto Beretta Anguissola dont les contributions ont été traduites pour ces deux volumes. Les études de Manfred Schneider et de Bernard Waldenfels dont je parlerai plus loin se trouvent dans ce même recueil.

⁶ Volker Roloff a publié e. a. *Werk und Lektüre. Zur Literaturästhetik von Marcel Proust*, Marcel Proust Gesellschaft, Francfort-Leipzig, Insel Verlag, 1984, 273 pages ; voir également le recueil qu'il a réuni (en collaboration avec E. Mass), *Marcel Proust – Lesen und Schreiben*, Marcel Proust Gesellschaft, Cologne, 1983 ; ainsi que, à paraître en 2002 (en collaboration avec Friedrich Balke) : *Erotische Recherchen. Zur Decodierung von Intimität bei Marcel Proust*, Fink Verlag, Munich.

⁷ Voir Christiane Schildknecht et Dieter Teichert, éd., *Philosophie in Literatur*, Suhrkamp, Francfort, 1996, en particulier la préface et les articles de Zdravko Radman et Catherine Wilson.

Cependant, si la philosophie se fait littérature, comment refuser à la littérature le droit d'être philosophie ? Volker Roloff souligne à juste titre que Marcel Proust n'est pas le seul écrivain à déconstruire les frontières entre littérature et philosophie ; il cite Montaigne comme illustre précurseur, et surtout Mallarmé, Valéry, Kafka, Borges ou encore Musil.

Dans la *Recherche*, les philosophes eux-mêmes (Kant, Schopenhauer) ne sont mentionnés que dans les conversations mondaines, la véritable philosophie est ailleurs. À la suite de Vincent Descombes, Ursula Link-Heer⁸ distingue entre la philosophie plus ou moins explicite du *Temps retrouvé* et celle de la narration elle-même, qui est plus riche et plus variée⁹. Rainer Warning poursuit d'ailleurs le même but lorsqu'il dit dans la préface à son ouvrage, *Proust-Studien*, qu'il compte démontrer la réussite de Proust grâce à l'échec de ce qu'il s'était initialement proposé de faire (*op. cit.*, p. 7).

Marcel Proust admet dans une lettre à Jacques Rivière qu'un romancier, pour caractériser ses personnages, peut être amené à mettre dans leur bouche des erreurs. Mais ceci n'est pas l'essentiel. Ce qu'on a appelé le sensualisme esthétique de Proust est basé, dans la narration même, pour une large part sur le procédé de la mémoire involontaire.

Comme l'a d'ailleurs montré Karl Hölz dans un excellent article¹⁰, les idées de Proust rejoignent un débat passionnant qui a lieu sur ce sujet à la fin du XIXe siècle en France, entre philosophes et psychologues. Plusieurs éléments spécifiques – le rôle du hasard et des sens, la coïncidence du présent et du passé – confèrent une place spéciale aux descriptions de ce phénomène dans l'univers romanesque proustien et distinguent nettement les conceptions du romancier de celles de Ribot et de Bergson par exemple. Et l'on rappellera que dans son livre sur la mémoire et l'oubli, Harald Weinrich consacre des pages extrêmement intéressantes au renversement radical de la hiérarchie traditionnelle des sens pour la genèse de la mémoire involontaire¹¹. Proust considère la vue, qui se trouve au sommet de la hiérarchie traditionnelle, comme l'appui de la mémoire *volontaire*, des procédés mnémotechniques : « mémoire de

⁸ D'Ursula Link-Heer, on lira également avec profit : *Prousts « A la recherche du temps perdu » und die Form der Autobiographie. Zum Verhältnis fiktionaler und pragmatischer Erzähltexte*, Rodopi, Amsterdam, 1988.

⁹ Pour Vincent Descombes, voir le commentaire d'Áron Kibédi Varga, « Proust et les philosophes », in *Rapports-Het Franse Boek*, 1989, 50-54.

¹⁰ « Fiktion und Wirklichkeit - Zur Diskussion um mémoire involontaire und mémoire affective », in *Romanische Forschungen*, vol. 85, 1973, 459-485.

¹¹ Harald Weinrich, *Lethe - Kunst und Kritik des Vergessens*, C.H. Beck, München, 1997, 190-191. Traduction : *Léthé, art et critique de l'oubli*, Paris, Fayard, 1999.

l'intelligence et des yeux ». En revanche, les sens réputés inférieurs, l'odorat et surtout le goût, sont particulièrement propres à susciter l'étonnante et merveilleuse coïncidence du présent avec le passé (l'odeur des aubépines, le goût de la madeleine). La joie ressentie en ces moments exceptionnels constitue, pour Manfred Schneider, une esthétisation – une laïcisation – de l'extase religieuse telle que Saint Augustin la décrit.

La coïncidence des temps n'exclut cependant pas le progrès dans le temps, la linéarité du récit. La recherche du temps perdu se fait dans le temps qui avance. Toujours dans *Proust und die Philosophie*, le phénoménologue Bernhard Waldenfels examine à juste titre les étapes successives du temps : perte, quête et retrouvailles. Perte d'une possession, d'un amour, qui suscite – et c'est le début de la quête – la jalousie, car le moi ne peut maîtriser et contrôler tous les contextes sans exception dans lesquels l'être aimé est impliqué : la mère ne lui apporte pas le baiser promis parce qu'elle reçoit des invités, Albertine lui échappe lorsqu'elle se promène avec ses amies. Mais à la fin, ce que le moi trouve et retrouve est en fait ce qu'il n'a jamais réellement possédé, et ce qui ne se répète pas, dans l'intemporalité de l'écriture.

Dieter Ingenschay et Helmut Pfeiffer, eds., *Marcel Proust und die Kritik*, Marcel Proust Gesellschaft, Insel Verlag, Francfort, Leipzig, 2000, 302 p.

Le colloque de 1996, *Proust und die Kritik* poursuivait selon ses organisateurs Dieter Ingenschay et Helmut Pfeiffer¹² un double but : présenter Proust en tant que critique mais aussi présenter l'accueil qui a été fait, surtout au début, à son œuvre. Proust critique est tout d'abord un Proust lecteur. Jürgen Ritte insiste sur la distinction faite par Proust, au moment où il critique Ruskin, entre lecture active qui nous permet d'accéder au plus profond de nous-même et lecture « livresque » ; l'auteur cite un passage très caractéristique issu d'un cahier manuscrit : « Mais la lecture au contraire devient dangereuse le jour où n'étant plus un moyen d'entrer en nous-mêmes elle devient, parce que nous ne lisons plus avec assez de foi et de respect, elle-même un but, où on lit pour lire, pour avoir lu et retenu, où les livres deviennent pour nous non des anges qui ouvrent la porte au ciel, non des sortes de médecins qui en nous détachant de nos maux spirituels nous permettent de vivre, mais des législations dont nous aimons à citer les arrêts décisifs, le jour (jour qui ne vient jamais pour certains,

¹² Ce volume contient également des articles traduits (Dominique Viart, Antoine Compagnon, Malcolm Bowie, Blas Matamoro, Alberto Beretta Anguissola) que nous n'aborderons pas ici.

le seul au contraire qu'en ait connu d'autres) où nous devenons livresques ».¹³

Pour le premier point – Proust critique – des études concrètes s'imposaient : les pastiches (Walter Bruno Berg), Sainte-Beuve (Karlheinz Stierle), Ruskin (Jürgen Ritte) et, dans une moindre mesure peut-être, Flaubert (Rainer Warning). De même un compte rendu détaillé de la biographie de Jean-Yves Tadié¹⁴ par Luzius Keller, l'éditeur des oeuvres de Proust en traduction allemande (*Marcel Proust, Frankfurter Ausgabe*) était bienvenu. Enfin, Rolf Günter Renner montre de manière tout à fait convaincante qu'il convient de rapprocher le Proust critique du Narrateur de la *Recherche* lorsque celui-ci parle de peinture, de musique ou de littérature.

En revanche, et curieusement, le deuxième point, l'accueil fait à l'œuvre de Proust, n'a été finalement retenu que par un petit nombre d'études. On mentionnera celle de George Pistorius qui évoque les premiers adversaires de Proust, parmi lesquels – et c'est sans doute le cas le plus intéressant – Maurice Maeterlinck. Proust semble avoir eu toute sa vie une grande admiration pour l'écrivain belge, là où celui-ci garde ses distances et déclare même, quelques mois après la mort de l'auteur de *La Recherche*, dans un entretien : « Parlons de Marcel Proust [...] : je ne sais rien qui soit plus prétentieux, plus ennuyeux que ses récits interminables et illisibles, où s'agitent des maniaques et des snobs que je fuirais comme la peste s'il m'était donné de les rencontrer dans l'existence. Au risque de choquer quelques-uns, je vous déclare tout net que M. Pierre Benoit me séduit davantage »¹⁵.

Pistorius cite aussi, tout à l'opposé, l'exemple plus heureux de Rilke qui fut l'un des premiers lecteurs passionnés de Proust. L'admiration de Rilke pour l'auteur de *La Recherche* est telle que, quelques heures avant sa mort, il réclame que l'on lui lise Proust à haute voix et en français !

Ursula Link-Heer, *Benjamin liest Proust*, Marcel Proust Gesellschaft, coll. "Sur la lecture", Cologne, 1997, 120 p.

Parmi les illustres lecteurs étrangers, une place de choix revient à Walter Benjamin. Le travail qu'Ursula Link-Heer consacre à la lecture de Proust par Benjamin est donc un essai méta-interprétatif (l'auteur interprétant Benjamin

¹³ Cette phrase (citée ici p. 57) se trouve dans le cahier manuscrit (44 pages), découvert en 1994 et actuellement en possession de Reiner Speck, qui constitue une première version de la préface « Sur la lecture », publiée en tête de la traduction de *Sésame et les lys* de Ruskin.

¹⁴ Concernant *Marcel Proust. Biographie* de Jean-Yves Tadié, je me permets de renvoyer également au compte rendu que j'en ai fait : « La Vie à l'œuvre », in *Critique*, mars 1997, n° 598, p.147-155.

¹⁵ Passage cité en français, p. 211.

interprétant Proust), qui s'ajoute en quelque sorte au deuxième volet de *Proust und die Kritik* et l'enrichit considérablement. Non seulement Benjamin a étudié jusque dans les plus petits détails l'œuvre proustienne (mémoire involontaire, thème du réveil, fonction de l'image), et en particulier aussi les problèmes qu'elle pose au traducteur, mais Ursula Link-Heer nous montre en même temps, de façon remarquable, surtout vers la fin de son étude où elle parle d'« affinités électives » (*Wahlverwandtschaften*), l'étonnante parenté des deux sensibilités, l'importance, pour chacun, des perceptions sensorielles, voire un « matérialisme » sans objet ni sujet privilégiés.

Rainer Warning, *Proust-Studien*, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 2000, 272 p.

Le récent ouvrage de Rainer Warning, *Proust Studien*, réunit huit études, dont six publiées antérieurement, qui s'organisent harmonieusement ici en tout autant de chapitres, stations d'une découverte progressive de l'œuvre¹⁶ et de ses différentes entrées. Les premiers chapitres : « Romantische Tiefenperspektivik und moderner Perspektivismus, Chateaubriand – Flaubert – Proust », ainsi que « Proust und die Moralistik » et « Zu Prousts 'impressionistischem' Stil » cernent les modèles admirés par Proust et le contexte historique. Warning nous montre que Proust écrit certes un roman de la mémoire, et s'inscrit ainsi dans la tradition romantique, mais qu'il crée en même temps un roman psychologique qui s'inspire des classiques, notamment des moralistes français tels que Pascal, Nicole, La Rochefoucauld et La Bruyère¹⁷. Selon Warning, le contexte contemporain situe Proust tout près de Freud : les deux œuvres reflètent en effet la dialectique du vitalisme et du mortalisme, celle-là même qui pour Foucault caractérise l'*épistémè* de la fin du XIXe siècle. Sur ce point Proust se sépare par contre de Flaubert, l'un de ses grands modèles, à l'égard de qui il a toujours cependant gardé une attitude ambiguë¹⁸. Warning nous montre comment Flaubert accepte le mortalisme (« vivre ne nous regarde pas », écrit-il à Louise Colet, seul l'Art compte), là où Proust justement récuse ce décadentisme : l'art n'ignore certes pas la

¹⁶ De Rainer Warning, on lira également un stimulant recueil autour des questions soulevées par les avant-textes, et la genèse de l'œuvre proustienne : *Marcel Proust. Schreiben ohne Ende, Prousts Recherche im Spiegel ihrer textkritischen Aufarbeitung*, Marcel Proust Gesellschaft, Insel Verlag, Francfort-Leipzig, 1994, 208 pages ; en traduction française : R. Warning et J. Milly eds., *Marcel Proust. Ecrire sans fin*, CNRS éditions, Paris, 1996, 215 pages.

¹⁷ La tension entre mémoire et curiosité se trouve du reste déjà analysée chez Saint Augustin, comme Hans Blumenberg l'a montré (cité p. 43).

¹⁸ Concernant Proust et Flaubert, signalons ici le remarquable ouvrage de Mireille Naturel, *Proust et Flaubert, un secret d'écriture*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 1999, 424 p.

mort mais il finit par redonner la vie.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, Warning réinterprète certains des concepts-clés du roman proustien : la jalousie ou le sens de la scène d'Albertine endormie, le mal comme figure de la fête, la dialectique de l'oubli et de la mémoire, et enfin les métaphores qui rattachent le désir à la mort. Interprétation originale et forte en ce sens qu'elle met en lumière la structure de l'œuvre qui est certes « construction téléologique », quête, mais qui peut être saisie encore sous la forme de « paradigmes », ce que Warning montre en particulier à l'exemple de la figure énigmatique d'Albertine. La mémoire découvre, elle travaille, non pas dans un passé sûr, mais dans un passé modelé par l'imaginaire.

Ce n'est donc pas un hasard si Warning privilégie les paradoxes proustiens, paradoxes éminemment créateurs, à partir desquels, comme le révèle cette belle étude, s'élabore l'esthétique de l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* ; une poétique des paradoxes qui dépasse celle, édifiante et idéaliste, de la mémoire involontaire et qui rend la lecture et l'interprétation de la *Recherche* singulièrement plus complexe.

Sophie BERTHO

© Samp 2005